

Introduction

Ces mots dont on nous paie

Les mots n'ont pas de pouvoir intrinsèque. Même lorsqu'ils relèvent de la catégorie des performatifs, ils ne tiennent leur force et leur principe d'efficacité que du contexte spécifique de leur formulation et de l'autorité détenue par l'instance qui les profère. Pas de pouvoir en revanche sans l'imposition d'un certain nombre de mots ou d'expressions, vecteurs d'une emprise sur les représentations, les imaginaires, les stratégies, les décisions (ceux qui les prennent comme ceux qui les subissent). Mots du langage commun, dont le sens se trouve infléchi, gauchi, vidangé. Mots dont l'aire d'emploi se trouve étendue, restreinte ou déplacée. Mots empruntés à d'autres langues dotées d'un fort indice de modernité supposée (le plus souvent l'anglais commercial). Mots forgés de toutes pièces, plus ou moins généalogiquement corrects. Tous implantés ou réimplantés dans le grand trafic du discours social, sous la double pression de leur récurrence (qui les porte et les prouve) et de la légitimité (s'alimentant en boucle à ses propres effets) des

pouvoirs, des partis et personnalités politiques, des gouvernements, des organisations nationales ou internationales qui en font large usage.

Il y a près d'un siècle et demi, Flaubert entreprenait de dresser le *Dictionnaire des idées reçues* avec lequel se confondait à ses yeux la parole ordinaire en tant que récitation de l'idéologie (assimilée, en l'occurrence, à la «bêtise» bourgeoise).¹ Et il y a quarante ans, Jacques Ellul, remettant ses pas dans ceux de Léon Bloy², publiait une *Exégèse des nouveaux lieux communs*.³ Chaque époque, par hygiène critique, a besoin de tels livres outils, comme d'un miroir aux alouettes tendu à ses propres illusions, et il était peut-être temps d'en doter notre tournant du XX^e et du XXI^e siècles.

Tel est donc l'objet du présent abécédaire: non de répertorier tous les mots clichés qui forment la trame de la communication sociale – tâche infinie, tâche interminable, que Flaubert lui-même laissa en l'état de chantier dans les marges de *Bouvard et Pécuchet* –, mais, au moins, de proposer un ensemble représentatif des *nouveaux mots du pouvoir*: ceux par lesquels le pouvoir aujourd'hui se nomme, à quelque sphère qu'il appartienne; par lesquels il intervient dans l'espace public; par lesquels il prescrit des politiques et inscrit celles-ci en des horizons particuliers (mais le plus souvent naturalisés et universalisés); par lesquels enfin il se légitime en conférant aux vocables qu'il utilise et aux représentations que ceux-ci véhiculent leur poids spécifique d'évidence, c'est-à-dire d'autorité sur les esprits.

1. Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, dans *Œuvres complètes*, éd. Masson, Paris, Seuil, coll. «Bouquins», 1964, p. 303-314.
2. Léon Bloy, *Exégèse des lieux communs* (1902-1913), rééd. Paris, U.G.E., 1983.
3. Jacques Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs* (1966), rééd. Paris, La Table ronde, 2004.

L'abécédaire que voici rassemble plus de cent trente de ces mots, expressions ou syntagmes figés qui, à force de revenir à répétition dans le discours politique et dans le discours de presse, se font largement oublier comme formes idéologiquement signées. D'une certaine manière, leur récurrence est si forte qu'elle les escamote en les plongeant dans cette invisibilité dont s'entoure le pouvoir dans ce qu'il a de plus intrusif et de plus naturalisé. Rien de moins visible que le banal; rien de plus efficace qu'une idéologie devenue quotidienne. Rien par conséquent de plus nécessaire – et de plus vital en démocratie – que de mettre en perspective les horizons de sens des discours qui nous enveloppent, les canevas thématiques dont ils procèdent, la rhétorique particulière dont ils sont tissés.

En parodiant Sartre, au regard des univers de sens ainsi circonscrits, ce serait désormais le monde de l'entreprise qu'il conviendrait d'attribuer en fait d'horizon indépassable à nos sociétés contemporaines, c'est-à-dire la régression consentie de la politique à une technologie de la *corporate governance* et à l'application généralisée de la logique de l'économie de marché (convertie en «*lois de l'économie*»). Voici le temps d'une nouvelle espèce, d'un nouvel *homo sapiens*: flexible, employable, responsable, gouvernable, sujet de contrat (individualisé) plus que de droit (collectif), ayant rangé au rayon des illusions périmées et contre-productives la lutte contre les inégalités de condition en même temps que le sens de l'histoire, la mémoire des revendications sociales et les principes de solidarité. L'entreprise comme laboratoire social et politique, et comme foyer de formation d'un nouveau type anthropologique; l'extension à l'ensemble des employés et des travailleurs – et, au-delà, de tous les sujets sociaux –, mais sans les profits qui vont avec, des valeurs animant les cadres supérieurs (esprit entrepreneurial, prise de risques, rentabilité, rendement, auto-sur-exploitation, etc.); l'imposition de la rationalité capitaliste

comme forme exclusive de la raison pratique; la réduction de la liberté politique à la liberté de choisir entre des biens de consommation substituables ou des prestataires de services mis en concurrence; l'exaspération publicitaire d'un présent perpétuel; la persuasion circulaire d'une pensée de la réforme qui consisterait à réformer les réformes du passé au nom de la compétitivité et de la complexité du monde, et donc des nécessaires sacrifices que celles-ci imposent; la représentation subséquente, comme venue d'un autre siècle, d'une population frileuse par ignorance, d'un *peuple-enfant* qu'il convient d'informer avec les moyens d'une saine pédagogie: tel est, à grands traits, le monde que l'ensemble de ces mots désignent et désignent, et qu'ils font exister dans les discours en attendant que ceux-ci lui permettent de s'établir, sans violence apparente ou sentie, en meilleur des mondes possibles, garanti en outre par une vertueuse éthique et le sens des responsabilités sociétales.⁴

Une rhétorique est en jeu dans ce grand texte anonyme et intarissable écrit en langue de bois, dont le présent abécédaire permet d'apercevoir certains ressorts. L'euphémisme en serait la figure et l'opération dominante, atténuation dans les termes de la violence dans les faits; la métaphore y aurait sa part, notamment pour rabattre les deux mondes croisés de l'économie mondialisée et de la société de marché, auxquels il convient de *s'adapter*, du côté de la compétition sportive, de la révolution technologique ou encore de la lutte darwinienne pour la survie; l'oxymore même n'y serait pas absent («*flexi-sécurité*»), non plus que le mot-valise («*bioéthique*», «*technosciences*»). On y verrait aussi des faits de transferts de classe politiques (les mots de «*réforme*», de «*progrès*», de «*modernité*»

4. Dans le corps de l'abécédaire figureront en italiques non seulement chaque mot examiné dans l'article qui le concerne, mais aussi, entre guillemets de surcroît, les mots relevant du lexique du pouvoir et les citations étudiées dans lesquelles celui-ci se manifeste.

passés de la gauche à la droite), d'antonomase («*Bologne*», «*Lisbonne*», «*Europe*»), de métonymie («*modèle danois*»). Mais il importe peu de dresser ici une nomenclature de figures, qui reviendrait à adoucir dans des questions de pure forme la violence symbolique à l'œuvre dans les mots et entre les mots examinés dans les pages qui suivent. La littérature joue du langage, l'idéologie se joue de nous au moyen du langage. Le poète est voleur de feu, le pouvoir est voleur de mots. Grande est sa capacité de vider de leur sens les mots dont il s'est emparé, quitte à les retourner comme des gants: ainsi du mot même d'«*idéologie*» désormais affecté, dans la novlangue du jour, aux conceptions du monde alternatives au modèle capitaliste et, plus fondamentalement encore, aux discours qui naguère s'attachaient à décrypter l'idéologie. Grande est aussi sa capacité, non seulement à pénétrer les consciences, mais encore à dispenser gratifications à ceux qui consentent à se mettre à ses ordres et mortifications diverses aux esprits rétifs. Max Horkheimer, l'un des fondateurs de l'École de Francfort, l'avait souligné: «Chaque pensée, chaque sympathie, chaque relation, chaque acte petit et grand envers la classe dominante signifie le risque d'un désavantage personnel. Chaque pensée, chaque sympathie, chaque relation, chaque acte pour *elle*, c'est-à-dire pour l'appareil planétaire d'exploitation, signifie une chance. [...] Le système agit jusque dans les plus fines ramifications de l'âme individuelle; il a mis une prime à la bassesse.⁵»

Contre cet exorbitant pouvoir d'emprise, il n'y a guère d'autre ressource qu'un inlassable travail de déconstruction critique, susceptible, au mieux, d'informer des actions politiques de résistance et de proposition. Ce par quoi l'abécédaire qu'on va lire – et dont nous espérons qu'on va surtout l'utiliser – se distingue de nombre d'ouvrages apparemment semblables

5. Cité par Stefan Muller-Doohm, *Adorno*, Paris, Gallimard, 2004, p. 532.

dans leur projet de répertorier les clichés de la vulgate politico-journalistique. L'ironie y a sa place, certes, comme dans la présente introduction, mais bien moins qu'un effort de connaissance qui ne pouvait être que le fruit d'un travail collectif. Politologues, historiens, juristes, sociologues, anthropologues, théoriciens du langage ou de la communication, économistes, écrivains, philosophes, ce sont près de soixante-dix spécialistes, venus de différents champs scientifiques et nationaux, qui se sont mis à la tâche en ayant pour prescription partagée de définir chacun des termes concernés sous les deux rapports de son sens dans la langue et de son emploi dans le langage du pouvoir, mais encore d'en établir la généalogie historique et politique, d'en examiner quelques occurrences significatives et de faire valoir la corrélation qu'il entretient avec les représentations sociales, politiques et économiques dominantes. Ces auteurs ne relèvent pas tous de la même sensibilité politique, et chaque article n'engage, au demeurant, que celui qui l'a signé; tous ont cependant en partage, avec une identique volonté de savoir et de faire-savoir, une même impatience, un même agacement à l'égard des lieux communs et des idées reçues, des mots écrans et des mots faussement transparents – et, plus largement, à l'égard des effets de manipulation dont le langage est porteur lorsqu'il se met, sans le dire, au service d'une vision unilatérale du monde ayant de surcroît les moyens historiques de s'imposer.⁶

L'objet que le lecteur a entre les mains, on l'aura compris, n'est pas un livre: c'est un instrument de connaissance et donc de résistance; une arme, si l'on veut; un moyen de faire au

6. Quarante des mots retenus dans notre abécédaire ont fait l'objet, sous une première forme, d'une pré-publication dans la revue *Quaderni* (Paris I), au sein du comité de rédaction de laquelle le projet d'un tel abécédaire a été formé. Je remercie vivement Lucien Sfez, directeur de la revue, et Jean-Marc Vernier, secrétaire de rédaction, d'avoir accepté que ce premier ensemble soit refondu dans le présent ouvrage.

moins savoir à ceux qui, chroniqueurs économiques, experts en tous genres, hommes politiques, communicateurs, etc., nous parlent si volontiers «flexibilité», «gouvernance», «employabilité», «déficit de communication», «pédagogie», «dialogue social» ou «capital humain», que nous ne sommes pas dupes du fait qu'ils s'emploient à nous payer de mots. Un moyen aussi, parmi d'autres, de reconquérir le pouvoir d'user des mots contre les mots du pouvoir. On peut, après tout, préférer Arthur Rimbaud à Monsieur Thiers.

Pascal DURAND